Document généré le 13 juil. 2025 03:36

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Nous sommes tous humains animés par le sensible

Guy Régis Jr

Numéro 330, printemps 2021

Le ventre des Amériques. Multiplicités rayonnantes de la Caraïbe

URI : https://id.erudit.org/iderudit/95396ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Régis Jr, G. (2021). Compte rendu de [Nous sommes tous humains animés par le sensible]. *Liberté*, (330), 64–66.

Tous droits réservés © Guy Régis Jr, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Nous sommes tous humains animés par le sensible

Guy Régis Jr

Du 23 novembre au 5 décembre 2020 s'est tenu à Port-au-Prince la dix-septième édition du festival Quatre Chemins, événement interdisciplinaire consacré aux arts vivants, à la littérature et au foisonnement de la pensée, largement accessible à la population. Son directeur artistique, Guy Régis Jr, est écrivain, metteur en scène et réalisateur. Grand passeur de textes, il a traduit en créole des œuvres d'Albert Camus, Maurice Maeterlinck, Marcel Proust et Bernard-Marie Koltès. De 2012 à 2014, Guy Régis Jr dirige la section théâtre de l'École nationale des arts d'Haïti. Ce souci de transmission marque d'ailleurs son arrivée à la tête du festival, où il met tout en œuvre pour permettre le développement des pratiques artistiques en Haïti, à travers des rencontres et des formations avec des artistes établis, locaux ou invités, favorisant le contact avec un riche réseau francophone africain, européen et nord-américain. N'eût été la pandémie, le travail de Guy Régis Jr aurait été présenté à Montréal en décembre dernier. Le laboratoire autour de son texte Quel dernier grand conflit pour satisfaire la haine entre les hommes*, prévu au théâtre Prospero, s'est déroulé malgré tout, sans public, entre la salle de la rue Ontario, où se trouvaient les acteurs, et Port-au-Prince, où réside l'artiste, grâce à l'intelligence des machines. Guy Régis Jr livre ici une réflexion sur la nécessité de ce festival phare de la capitale haïtienne.*

À quoi servent les arts dans nos pays, dans notre monde démis et masqué ?

À quoi servent les arts dans un pays où l'on séquestre, martyrise, torture, tue, massacre ?

À tout, sauf à se taire.

Car y aurait-il une folie que les arts ne puissent raisonner ?

Car y aurait-il une raison que l'art ne puisse déraisonner ?

Tous les arts sont frères de l'humain ! Ils lui prennent la main.

Lui montrent le chemin. De la raison. De la déraison.

Un festival, à quoi cela sert-il ?

Le festif, dans toute communauté humaine, ne sert-il pas de trêve supportable, d'un bel instant de joyeux bilan, d'éveil ?

Un festival n'est-il pas tout juste l'occasion d'un bel élan de vie ?

Un festival est ce rituel de régénérescence, de retournement.

Sa richesse est indispensable pour permettre aux humains que nous sommes de porter un œil ludique – et donc critique – sur la réalité qui nous entoure, pour la régénérer.

Un festival nous dicte qu'il est enfin temps de voir les villes, les hommes, les femmes dans la lumière. Il est enfin temps de voir, d'enlever, de chasser ces mille milliards de heurts, d'humeurs, de tracas qui enlaidissent les humains, les bloquent, les ankylosent.

Puisque ces humeurs tièdes ne s'effaceront jamais d'elles-mêmes, et que c'est à nous-mêmes de les faire tomber, afin qu'on se régénère…

Le festival est donc ce lieu du vivant, de la régénérescence !

Ce lieu de régénérescence par l'éclosion du visible et du dit !

C'est parce que nous sommes tous humains que nous sommes animés par le sensible.

Dix ans depuis que la ville a vécu l'innommable

Dix ans déjà, nous avons vécu, pour emprunter le mot à Beckett, l'innommable.

Mais, malgré ce 12 janvier 2010, ce terrible tremblement de terre, combien ont cru, les optimistes, bien que sous les décombres, à notre résurrection, à notre éveil grâce à cette énième chute ?

Et combien avaient déjà oublié nos années de lourdes chutes, de retards, dus à l'obscurantisme, la censure, la chasse aux sorcières, la réprobation, la dictature, le totalitarisme ?

Ils ont, dans leur indulgence, omis que, les raisons de nos chutes, nous les nourrissions, les fomentions nous-mêmes, depuis bien longtemps déjà.

Pis, que cette métastase, ce cancer s'installait déjà en nous, prenait sa place, sans que jamais nous ne fassions l'effort de nous en rendre compte.

Les années se succèdent maintenant après la grande catastrophe. Dix ans déjà.

Peu à peu, le temps finit par calmer les ardeurs, et la résilience finit par remplacer l'optimisme béat, ingénu.

Le miracle ne se fera pas. Mais les arts sont debout encore, et nous aussi, prêts à aplanir d'autres obstacles, prêts à recevoir des coups, à les esquiver, pour redevenir de nouveau vainqueurs.

Alors faire parler la ville

Pour les dix ans de ce séisme dévastateur à Port-au-Prince, nous voudrions faire parler notre ville.

Nous voudrions que nos urbanistes, nos architectes, nos fondateurs nous disent ce qu'il en est de sa reconstruction.

Nous voulons parler de nos eaux, de nos égouts, de nos déchets, de nos ciels, de nos terres, de nos maisons, de nos mornes assassinés, de notre déforestation.

Nous voulons cesser de dire que le pays est tombé le pays est tombé le pays est tombé, et dire que le pays s'est relevé le pays s'est relevé le pays s'est relevé.

Comme les humains se relèvent toujours après une catastrophe. Comme la vie se poursuit toujours au-delà de la mort.

La vie, avec le temps, est éternelle.

Mais nous n'avons pas tous l'éternité devant nous.

À l'heure où nos jeunes nous demandent quel monde nous allons leur laisser, nous voudrions prendre le temps pour penser à ce que nous leur léguons comme ville, comme pays.

Un festival à la hauteur de la ville

À Port-au-Prince, avec ses presque trois millions d'âmes, et ses innombrables artistes, un festival où l'art est gratuit, partout accessible, à tout venant, aux travailleurs pressés, aux badauds, aux gamins des rues…

Du matin jusqu'à tard la nuit, Port-au-Prince accueille des installations, des conférences philosophiques, des lectures, des mises en espaces, des performances, des spectacles en tout genre, des centaines d'heures d'ateliers, de laboratoires, des artistes locaux en dialogue avec souvent plus d'une vingtaine de créateurs internationaux.

En dehors de la gratuité quasi totale de la programmation, afin de rendre possible une large participation de la population invitée à sillonner la ville à travers cette pluralité de manifestations, une grande importance a toujours été accordée à la communication dans une politique de relation avec le public axée sur la rencontre et le croisement avec toutes les strates de la société, plus principalement les étudiants, publics scolaires, chômeurs, ouvriers, etc.

Pour Quatre Chemins, qui atteint ses dix-sept années d'existence, cette année 2020 marque à jamais son ancrage dans la réalité haïtienne. Aux côtés des artistes haïtiens, nous avons, au fil des années, apprécié la présence d'artistes étrangers de tous horizons, et pas des moindres, venant de la République dominicaine, de l'Iran, d'Afrique du Sud, du Bénin, du Congo-Brazzaville, de la République démocratique du Congo, du Sénégal, des États-Unis, du Mexique, de la Suisse, de l'Angola, du Danemark, de l'Allemagne, du Kenya, du Canada, de la France, de la Belgique, de Porto Rico…

Nous voulons parler de nos eaux, de nos égouts, de nos déchets, de nos ciels, de nos terres, de nos maisons, de nos mornes assassinés, de notre déforestation.

Ils viennent en résidence, animent des ateliers, et présentent leurs œuvres en s'appropriant l'humeur de la ville.

Ces artistes, qui évoluent partout, viennent pour certains par envie, depuis longtemps, de connaître, de toucher la terre haïtienne, et pour d'autres, afin simplement de partager avec nous ce rêve humain de la création.

Tout cela ne manque pas de nous réveiller, de nous pousser vers un vrai éveil, un destin possible par l'implication de tout un chacun dans le processus de diffusion de l'art dans notre pays.

De quoi demain sera-t-il fait ?

Notre programme de résidence de recherche artistique à travers les villes intérieures du pays, nommé « Par Quatre Chemins », est lancé en début d'année. Chaque fois, nous partons en quête de nouveaux projets avec des artistes ambitieux et novateurs.

Depuis maintenant deux ans, Espace 4, une structure mise en place par des scénographes, aménage avec les créateurs divers lieux de la ville. Une initiative des plus nobles, qui nous permet de transporter le festival partout, vers les gens.

On estime aujourd'hui à quinze mille le nombre de présences à nos activités. Mais le travail est devant nous encore. Car nous jugeons que ces quelques milliers épars ne sont pas suffisants dans une capitale de près de trois millions d'habitants.

Il faut que de plus en plus de gens montrent un plus grand intérêt au sensible, à la Beauté, et, dans les

Nous non plus, on ne sait pas ce qu'Hubert Aquin aurait pensé de notre nouvelle formule.

Depuis 1959, *Liberté* a vu passer
la Révolution tranquille, l'Expo universelle,
les Jeux olympiques, *Une saison dans la vie d'Emmanuel, Speak White, Les belles-sœurs,*
la loi 101, la Crise d'Oka, sans oublier
deux… non, trois référendums
(et les gueules de bois subséquentes).

Soixante ans plus tard, le paysage artistique
et politique a changé, les combats aussi…
Mais l'esprit d'indépendance (et d'irrévérence)
qui animait les jeunes fondateurs
de *Liberté* est encore bien vivant.

Pensez au futur : abonnez-vous !
L'abonnement annuel est à 55 $,
taxes et frais de port inclus.
Tous les détails sur ‹ revueliberte.ca ›

LIBERTÉ
art & politique

différents milieux de la vie sociale haïtienne, pour ce réveil de l'âme tant attendu.

Pour ce regain de volonté et de vie. Un sursaut post-catastrophe, post-séisme, est possible encore. Qu'on le veuille très fortement ! Un réveil par l'art ! Un sursaut par le beau !

Car n'est-il pas temps…

N'est-il pas temps que les poètes remettent en question la gouvernance de ce pays ?

Pourquoi Haïti est-elle une grande puissance en matière d'arts ?

Et pourquoi donc Haïti est-elle une entité ingouvernable ?

Pourquoi en Haïti massacre-t-on les idées ?

Pourquoi ce pays est-il un terreau si fertile pour les plus vils diktats ?

Les poètes, les politiciens en tant que grands ténors de la cité, ne partagent-ils pas une certaine renommée, de la reconnaissance ?

Leur rôle n'est-il pas également de réfléchir et d'agir sur la cité, le pays ?

Nous avons un nombre impressionnant de poètes, de créateurs de renommée internationale.

Pourtant ils vivent sans eau potable
Sans énergie électrique
Dans un environnement menacé
Devant des montagnes qui s'écroulent
Dans des forêts dévastées
Sous la menace de la désertification
Devant des yeux d'enfants qui crèvent
Face à une jeunesse plongée dans le banditisme.

Nous vivons dans un pays où les quartiers crient au retour du courant dans une joie extrême, car c'est rare.

Où l'artiste doit veiller chaque nuit, pour créer son œuvre.

Le jour où il sera sacré à l'international par un prix, alors ce jour seulement sera-t-il auréolé par son député, par son sénateur, voire par son président, à la télé, pour montrer combien cet artiste compte pour le député, pour le sénateur, pour le président, pour le pays.

Cet artiste, peut-être, un jour perdra la foi.

S'il doit attendre chaque nuit le courant, il finira sûrement par partir.

Ou il finira dans les bureaux de l'État, tous alimentés par un groupe électrogène au gaz acheté dans le privé.

Au lieu de travailler pour l'avancement du pays, il se contentera d'un job alimentaire sous-payé.

Non ! Non ! Non !
Non à l'artiste qui doit se livrer.
Perdre bataille.
Non ! Non ! Non !

Cet artiste a le droit de demander à ce député, à ce sénateur, à ce président pourquoi le soleil si beau, si véhément de ce pays n'éclaire pas nos jours…

Dans ce festival-là, qui toujours croit en une démarche citoyenne, ce monde-là se rencontre pour permettre d'ouvrir le dialogue. Pour parler Art. Pour parler Pays. Pour parler Monde.